

Les modes de régulation de la reproduction humaine

Incidences sur la fécondité et la santé

Colloque international de Delphes (6-10 octobre 1992)



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

Transition démographique et conditionnement social de la fécondité. Essai à partir de l'expérience belge au XIX^e siècle

Michel ORIS

Université de Liège, Belgique

Transition et conditionnement social de la fécondité sont des problématiques liées, puisqu'aussi bien la première ne peut résulter que des modifications de la seconde. En comprendre la nature importe à l'historien mais aussi au démographe, soucieux d'élaborer des politiques de population dans les pays en voie de développement. Il n'est toutefois pas évident que les recherches historiques aient donné un second souffle à la démographie appliquée. Au contraire, les travaux récents suscitent un certain désenchantement : une connaissance infiniment meilleure des faits n'est pas allée de pair avec une meilleure compréhension des causes et des effets (Perrenoud, 1988 ; Coale & Watkins, 1986). C'est finalement un apport essentiel, la mise en évidence du facteur culturel, qui produit le plus de problèmes, tant la causalité ainsi définie est floue. Cette communication vise à mettre en évidence les avantages d'approches globales, pluridisciplinaires, pour jeter quelques lumières dans ces ténèbres.

I - Avant la transition

1. L'économie familiale

L'étude des mentalités pré-transitionnelles occidentales a peu documenté l'expérience du Tiers-Monde ; c'est plutôt le contraire qui s'est produit. Les recherches de Caldwell (1982) sont sans conteste les plus connues, popularisées dans le domaine qui nous occupe par Lesthaeghe et Wilson (1986). Ils insistent sur le fait que les relations entre économie et démographie se jouent au niveau du ménage, perçu non seulement comme unité de consommation mais aussi de production. Ils soulignent le rôle des «flux de soutien intergénérationnels». La transition résulterait d'une inversion de ces transferts, initialement orientés des enfants vers les parents, particulièrement dans les secteurs de l'agriculture et de la proto-industrialisation, où relativement, l'enfant coûte moins qu'il ne rapporte. Le système démographique cohérent comporte une forte fécondité et un âge au mariage tardif.

Ce type de relations s'observe également au sein du prolétariat industriel, en particulier parmi les mineurs (Haines, 1979). A leur niveau comme parmi les artisans-armuriers, on trouve dans la région liégeoise de nombreuses traces d'un discours populaire qui valorise la fécondité, perçue comme un enrichissement et la base d'une béquille pour la vieillesse (Oris, 1988, p. 152). On peut toutefois se demander si ce discours a une fonction d'explication ou de justification.

Galbraith (1982) et Leboutte (1988, p. 140-142) placent la transition dans le contexte du passage d'une pauvreté de masse à une relative abondance de masse. Or les études sociologiques contemporaines ont mis en évidence la relation entre le statut et l'individuation des individus, leur capacité à intégrer des rapports de cause à effet. C'est pourquoi une fécondité «naturelle» caractérise ce que l'on appelle le «quart-monde» (Delruelle-Vosswinkel, 1987, p. 238-239). Le discours populaire pré-transitionnel sur la fécondité peut donc refléter une réalité micro-économique, sinon dans sa réalité du moins dans sa perception, mais aussi faire partie des mécanismes d'accommodation à la pauvreté en justifiant une situation qui résulte d'une incapacité plus que d'une volonté. Considérer le point de vue féminin renforce d'ailleurs cette interprétation.

2. Les cultures «ouverte» et «fermée»

Knodel et Van de Walle ont souligné l'existence de potentiel distinct en matière de «pensabilité» et de légitimité de la régulation des naissances. De ce point de vue, ils ont noté l'importance des pratiques de lactation comme révélateurs d'attitudes devant la vie et la mort, au premier chef des attitudes d'acteurs essentiels, les femmes. Imhöf (1981) a été plus loin en distinguant en Allemagne des systèmes «d'économie de vie», caractérisés par un allaitement prolongé, avec comme corollaires un espacement des naissances ainsi qu'une mortalité infantile et maternelle relativement faibles, et des systèmes de «gaspillage de vie» qui sont tout à l'opposé. Dans les premiers, un souci de régulation existe parmi les femmes, ce qui signifie que son acceptabilité n'est plus un problème, non plus que l'existence de motivations préalables à la transition proprement dite.

En Belgique, globalement, la Wallonie ressort du système d'économie et la Flandre du système de gaspillage. Pourtant, Lesthaeghe (1977) ne trouve aucune corrélation significative entre le déclin de la fécondité légitime et le niveau ou le mouvement de la mortalité infantile. Cela disqualifie moins l'hypothèse qu'un certain usage de la macro-démographie. En effet, les données agrégées ne permettent pas de distinguer une mortalité «culturelle», liée à l'allaitement, d'une mortalité «conjoncturelle», liée à l'urbanisation et à l'industrialisation, lesquelles affectent la Wallonie avant tout (Masuy-Stroobant, 1983).

Ainsi une commune d'industrie lourde comme Seraing est-elle un point de polarisation de multiples épidémies et se distingue par une nette surmortalité infantile. Les femmes y ont aussi une fécondité légitime élevée pour la Wallonie. Pourtant, si on met les taux par âge les plus élevés du XIX^e siècle (ceux de 1866) en rapport avec plus de trente séries flamandes recueillies par Vandenbroeke (1977), ils se révèlent systématiquement inférieurs avant 40 ans, puis le plus souvent supérieurs au-delà. Ce fait s'interprète en terme de meilleure préservation de la fécondabilité des Sérésiennes grâce à un espacement des couches, lui-même lié à un long allaitement. Un observateur médical local (Kuborn, 1877, p. 613) confirme par ailleurs qu'elles agissaient ainsi en toute conscience. Ces femmes participent donc bien d'un système d'économie de vie, alors même qu'elles et leurs enfants supportent des risques de mortalité élevés liés à leur environnement.

II - Pourquoi la transition ?

1. Une nouvelle culture dominante

La société dans laquelle s'élabore la transition de la fécondité ne fait pas mystère de sa hiérarchie. Elle n'a plus de fondements religieux mais une base laïque : le mérite, valeur synthétique qui justifie la domination d'une classe (Lebrun et al, 1981). Sont au sommet ceux qui l'ont mérité par leur travail, leur persévérance, leur prévoyance, leur retenue, la discipline qu'ils se sont imposés. Même si elles sont sécularisées, l'église supporte dans l'ensemble ces valeurs qui proviennent d'ailleurs - quoiqu'à des degrés divers - tant du protestantisme que de la contre-réforme catholique. Avec des nuances, des historiens comme Chaunu (1974), Flandrin (1976) ou Perrenoud (1974) y voient les fondations mentales d'une régulation des naissances par des méthodes contraignantes d'un point de vue sexuel, l'abstinence ou le coït interrompu.

Cette idéologie du mérite et des valeurs qui lui sont liées est fondamentalement une valorisation de la gestion de l'avenir et, dans sa version sombre, une dévalorisation de l'imprévoyance, de la débauche, de l'excitabilité des «classes inférieures» (Oris, 1991). L'histoire sociale de la pauvreté, du logement, de la médicalisation, etc., a rassemblé une énorme documentation qualitative sur ces perceptions qui sont fondamentalement progressistes et sociales, en ce que le constat du démerite de larges franges de la population fonde une politique de redressement, de rédemption, de civilisation, en somme d'acculturation.

Elle vise à répandre des valeurs mais aussi une vision de la famille qui en est la source :

«Au coeur du dispositif bourgeois, une famille qui se définit comme le lieu de l'ordre, porteuse d'un modèle normatif puissant où tout écart est considéré comme une dangereuse déviance sociale. Dans ce creuset se forment les valeurs nécessaires à l'accomplissement individuel, fruit des vertus morales qui ont été inculquées au cours d'un lent processus de socialisation» (Segalen, 1986, p. 390).

Ce qui importe dans ce modèle familial bourgeois, «c'est la dignité qui s'en dégage», c'est sa respectabilité (Crubellier et Agulhon, 1983, p. 414), peu compatible avec les contraintes économiques d'une famille nombreuse. Cette primauté de l'apparence sur le nombre a été telle qu'aussi tard qu'en 1968, la moitié des catholiques belges interrogés par les soins de H. Gérard (1970, p. 157) croyait en toute sincérité que l'église prônait un nombre modeste d'enfants.

Cela posé, deux questions restent : par quels canaux les valeurs et modèles ont-ils été transmis ? Comment ont-ils été reçus et transformés par cette réception ?

2. La transmission des valeurs

La transmission s'est opérée par deux types de rapports, formels et informels. Les premiers désignent les contacts des individus avec les institutions contrôlées par les élites, en particulier dans le domaine scolaire et de la bienfaisance (Van de Walle, 1975). L'école a un rôle essentiel car elle brise le monopole de la famille et du groupe d'interconnaissance dans l'oeuvre d'intégration sociale de l'enfant, et y introduit en force un acteur extérieur, l'état ou l'église, à l'âge où se forment les valeurs. Une mission

de moralisation, d'apprentissage de l'émulation et du mérite, ainsi que de la discipline et de la retenue, est explicitement dévolue à la scolarisation primaire (Gubin-Lefevre, 1985).

Les autres institutions influent plus modestement sur le comportement des adultes, en particulier celles de bienfaisance, en imposant un code moral qui distingue le pauvre «méritant», malheureux, du mendiant dont l'état est un délit. L'œuvre de «moralisation» est aussi transparente dans le cadre de la vie associative, dans les rapports aux loisirs, jugés pervers s'ils ne sont instructifs. Elles se retrouvent encore dans les politiques sociales patronales, notamment en matière de logement, d'éducation à la prévoyance, à l'épargne, voire en s'autorisant un droit de regard sur la vie privée de leurs ouvriers (Segalen, 1986 ; Oris, 1991). Au-delà, on entre tout à fait dans le champ des rapports informels, des pressions diffuses, du type de celles que sa clientèle exerce envers un commerçant, et qui conditionne son succès économique, ou des relations de tout ordre entre individus des classes sociales «supérieures», «moyennes» et «inférieures». Il est pour ainsi dire impossible de détailler ce genre de modalités à partir des traces que nous a laissé le passé. Tout au plus la réception des messages et modèles transmis donne-t-elle quelques indications globales.

3. La réception

Pour étudier la réception, trois études de cas nous permettent de composer un tableau forcément provisoire (sources et détails dans Leboutte, 1988 et Oris, 1992). Huy est une petite ville d'une dizaine de milliers d'habitants, mi-industrielle, mi-tertiaire, restée en marge de l'industrialisation lourde dont Seraing est un des pôles les plus importants. La Basse-Meuse liégeoise est une région économique qui a bénéficié d'un développement intermédiaire, caractérisé par de nombreuses reconversions, où pour l'essentiel cohabitent des mineurs et des artisans armuriers qui ne subiront que tardivement les affres de la mécanisation.

Knodel et Van de Walle notent qu'il y a une certaine corrélation entre la transition de la fécondité et le niveau de développement, mais que les contextes socio-économiques diffèrent si profondément et sans logique apparente que cette causalité reste floue. Pourtant, c'est bien leur type de développement qui définit le potentiel de transition dans les trois cas étudiés. Marginalisée, Huy est restée une petite ville, soit un milieu humain qui se distingue par «un niveau d'anomie faible, mais des contraintes et des pressions sociales encore fortes, (...), des tabous sociaux plus nombreux et plus ancrés dans les esprits» (Lugan, 1983, p. 74). A cet effet de taille, et partiellement dépendant de lui, se joint la puissance des institutions d'intégration collective.

Seraing est en 1800 une commune semi-rurale de 2.000 habitants, cent ans plus tard un pôle industriel où vivent 40.000 personnes, en grande majorité de revenu modeste. En s'endettant, les autorités locales ont réussi à faire passer le taux de scolarisation primaire de 27 % à peine en 1844 à 81 % en 1900. Huy, avec son héritage de ville ancienne, sa population fiscalement plus rentable et une croissance démographique modérée, a rapidement couvert plus que ses besoins propres 95 % en 1846 et 122 % dès 1866. L'enseignement y est gratuit pour les indigents, et même obligatoire puisque supporté par les institutions de bienfaisance. Celles-ci corrigent largement les excès de pauvreté et, notamment, aident les vieillards et les accueillent le cas échéant dans un

système hospitalier développé, ce qui modifie fondamentalement la problématique des flux de soutien. Rien de semblable à Seraing avant la fin du XIX^e, et encore s'agit-il d'institutions privées réservées par les firmes les plus puissantes à leur personnel. Ces deux cas ne sont pas isolés. Ils témoignent d'une urbanisation duale, où l'industrielle, massive, brutale, sous-équipée et sous-encadrée s'oppose à la tertiaire, plus qualitative que quantitative (Oris, 1990).

Ces deux types de milieu se distinguent aussi par leurs structures sociales. Une économie comme celle de Huy recrute une majorité de commerçants, d'artisans, d'ouvriers spécialisés, dont non seulement la force mais aussi la personnalité est impliquée dans le processus de production. Il en va de même parmi les armuriers de la Basse-Meuse. Par contre, dans les secteurs moteurs de la révolution industrielle, en particulier à Seraing, la disciplinisation du travail est de plus en plus poussée ; les relations avec la direction sont rares et de type autoritaire. Leçon élémentaire de la sociologie de groupe, cette structure produit un rejet des messages de l'autorité, alors que la première implique des échanges plus fréquents, certes inscrits dans des rapports de force mais de meilleure qualité, et par suite une intériorisation des valeurs transmises lors de ces échanges.

De ce point de vue, il faut souligner que ce que l'on qualifie de classes «moyennes» forme un groupe particulièrement sensible au XIX^e en raison de la nouveauté et de la fragilité de son ascension. Pour ces aisés qui sont des pauvres virtuels, le risque est inhérent à leur statut et non conjoncturel. Intermédiaires sociaux et culturels, relais privilégiés des pressions venues du sommet, ils sont surreprésentés dans des villes comme Huy, sous-représentés dans des cités industrielles comme Seraing.

Que résulte-t-il de ces potentiels d'acculturation perçus comme potentiels de transition ? A Huy, l'indice de fécondité légitime décline avec une remarquable précocité depuis 1830, surtout en fin de vie féconde, en raison de pratiques d'arrêt, oeuvre de couples qui ont acquis une certaine maturité dans leur vie sexuelle. Une reconstitution des familles n'est disponible à ce jour que pour les indigents, mais elle a montré qu'ils ont commencé à contrôler leur fécondité après le reste de la population, eux-aussi en privilégiant l'arrêt, et que les couples «sages», c'est-à-dire ceux dont naissances illégitimes ou conception pré-nuptiale n'indiquaient pas l'existence de relations sexuelles avant le mariage, régulaient leur descendance plus tôt et avec plus de succès que les «débauchés». Ces éléments plaident en faveur d'une transition «bourgeoise», fondée sur la transmission d'un modèle familial «respectable», et des valeurs de prévoyance, de retenue, de discipline, qui lui sont associées.

Dans la Basse-Meuse, milieu intermédiaire tant du point de vue économique que social, institutionnel et démographique, René Leboutte a rassemblé des observations quantitatives et qualitatives qui permettent d'interpréter la décision de contrôler la fécondité comme une réaction de défense, principalement parmi les artisans armuriers qui se considèrent eux-mêmes comme de petits bourgeois ; ils ont pleinement profité de la conjoncture élevée des années 1850-73 pour hausser leur niveau de vie et tenir leur rang, et refusent de régresser quand la tendance s'inverse, durant la longue dépression du dernier tiers du XIX^e siècle.

A cette motivation négative s'en joint une positive, avec la perception de l'éducation comme un puissant moyen de promotion sociale et le souci d'en faire bénéficier

ses enfants, pour qu'eux au moins soient à l'abri de la conjoncture. Cette connotation positive du meilleur instrument d'acculturation est en soi un signe évident du succès de cette dernière. Lesthaeghe et Wilson (1986, p. 269) pensaient la retrouver en priorité parmi les prolétaires urbains, négligeant la dualité de l'urbanisation. Ce groupe étant, en outre, le plus soumis à la tension issue d'une généralisation et d'une précocité croissante du mariage, d'un établissement autonome des jeunes synonyme d'une rupture des flux de soutien vers les aînés, ils le considéraient comme un moteur de la transition.

La dynamique de la nuptialité et ses effets sur l'économie familiale sont avérés, notamment dans le cas de Seraing, sans pour autant que la régulation de la fécondité y soit précoce. Durant la dépression des années 1873-96, la réaction sérésienne est traditionnelle : recul des mariages, hausse de la fécondité. Des témoignages qualitatifs confirment que du côté masculin au moins, la mentalité pré-transitionnelle qui explique ce comportement subsiste : les enfants sont toujours perçus comme une richesse pour leurs parents, alors même que le système de support intergénérationnel continue à se détériorer, tant en raison de la nuptialité que des émigrations. Cette subsistance d'un discours qui a perdu son sens peut s'expliquer par la conscience de classe qui tend à en préserver la culture.

La cohésion du groupe est en tout cas évidente quand il change d'avis. Entre 1900 et 1910, les Sérésiens diminuent leur fécondité avec une extrême brutalité : 70 % de chute en dix ans, et ce dans toutes les tranches d'âges de 15-19 à 45-49 ans ! L'abstinence et le coït interrompu n'ont pu suffire et, de fait, un observateur attentif comme le docteur Kuborn (1908, p. 713) met en cause la multiplication des avortements. L'initiative dépend pour l'essentiel des femmes qui, on l'a vu, limitaient déjà leur descendance depuis longtemps. La pratique à grande échelle d'une méthode considérée alors comme criminelle témoigne, elle aussi, de la cohésion de la population. Significativement, le mouvement néo-malthusien qui a été globalement tout à fait marginal en Wallonie, ne s'implante vraiment qu'à Seraing et dans un autre pôle d'industrie lourde, Charleroi, au début du XX^e siècle. Dans ces localités populaires, avant et après 1914-18, des enquêteurs catholiques font état d'agressions verbales contre les mères de familles nombreuses.

Ce rejet virulent, sinon s'explique, du moins ne se comprend que comme composante d'un rejet global d'une situation, d'une volonté progressiste de l'améliorer. Les Sérésiens supportent massivement le parti socialiste et, selon L. de Saint-Moulin (1967), révérend père jésuite dont nous ne pouvons reproduire in extenso l'étude précise et détaillée, c'est à partir de 1894 environ, qu'aux termes politiques et sociaux de l'anticléricalisme se joint une modification des convictions philosophiques : *«c'est dès lors sur le terrain proprement religieux qu'apparaît leur désaffection et leur hostilité»*.

Comme les premiers démocrates-chrétiens, de Saint-Moulin souscrit au jugement du grand sociologue de la religion, Le Bras (1955, p. 285) : *«La grande industrie unit les ouvriers dans la foi au progrès et la lutte contre toutes les forces traditionnelles de conservation, parmi lesquelles l'église»*. Son message de résignation, qui participait de l'accommodation à la pauvreté de masse, est rejeté au profit d'un progressisme auquel le groupe se donne brutalement. Dans cette transition «prolétaire», la déchristianisation apparaît comme la soeur et non la mère de la dénatalité, comme le posaient implicitement Lesthaeghe et Wilson.

Que l'on se place dans la situation hutoise, ou sérésienne, ou de la Basse-Meuse, un point important à souligner, c'est que le contrôle de la fécondité est un enfant illégitime de l'acculturation. Un tel résultat n'était pas voulu par les élites et les a désolées. Le conditionnement social de la fécondité s'est opéré de manière involontaire par la diffusion de valeurs, intériorisées ou rejetées, mais en fonction desquelles des groupes profondément distincts dans leurs motivations, leurs buts et leurs méthodes, ont réagi aux impulsions de leur environnement socio-économique en adoptant la même solution : le contrôle de leur fécondité.

On est donc très loin d'un processus élémentaire de diffusion verticale par imitation servile, thèse de la capillarité sociale d'Arsène Dumont, qui participe de toute une sociologie de l'imitation (Tarde), elle-même issue d'une société dont les élites se percevaient comme des modèles constamment observés. Il s'agit, comme l'ont dit Leboutte (1988, p. 481-483) et Chesnais (1986, p. 348-349, 491-494), d'un processus plus complexe de réinvention d'un même comportement rationnel.

Conclusion

Dans un texte publié en 1979 et reproduit en 1986, Knodel et Van de Walle ont proposé une certaine vision de la transition de la fécondité dans le monde occidental, vue pour l'essentiel en terme de diffusion d'une innovation. Notre perception diffère fondamentalement mais elle supporte leurs principales conclusions, quand il s'agit de définir les implications utiles pour la formation de politiques de natalité : il est essentiel de moduler le message selon le sexe du destinataire et de l'adapter à sa culture, après avoir déterminé au sein de cette dernière les composantes d'ouverture et de résistance aux changements proposés.

Quelque difficulté que présente la concrétisation de ces principes, je crois cependant que l'on ne peut en rester là. La première évidence qui se dégage de l'histoire de la transition occidentale a été énoncée il y a un demi-siècle par Philippe Ariès (1946, rééd. 1971) et est trop négligée depuis : le contrôle de la fécondité s'inscrit dans un rapport étroit au progrès, élaboré dans des sociétés fondamentalement progressistes par opposition à des sociétés fondamentalement conservatrices au sens premier de ce terme. Que ce soit dans le cadre d'une multitude de politiques individuelles de mobilité sociale, d'une défense des acquis ou de la réaction violente et homogène d'une classe qui estime sa part du gâteau insuffisante, la décision de réguler sa reproduction est un acte de foi dans le progrès, et par là même le terme de la longue acculturation qui définit le passage d'un type de société à un autre.

Ce processus peut être caricaturé utilement en faisant référence à la théorie des communications (Claval, 1976, p. 27-31). Il faut un communicateur qui développe un message, des transmissions, que l'on peut assimiler à l'ensemble des outils de socialisation, et un récepteur ou décodeur à deux branches : une culturelle, qui charrie ou non des valeurs sympathiques au message, une socio-économique, qui adapte le message à des intérêts donnés. On le voit, le débat classique sur l'Angleterre industrielle, où la fécondité décline bien après la France rurale, est un faux débat. Un résultat comme le contrôle des naissances ne dépend pas d'un simple rapport entre deux variables, mais bien de l'alchimie complexe de la communication.

»Leçon du passé» dès lors, l'intégration d'une politique démographique comme soutien d'orientation efficace n'est concevable qu'en fonction d'un ensemble de paramètres complexes. Or les inconnues sont nombreuses. Les pays en voie de développement ont le plus souvent suscité des réactions d'urgence, dont ressortent tant des mesures anti-natalistes plus ou moins brutales, que le souci de former en priorité des médecins, des agronomes, des ingénieurs et autres techniciens.

Il en résulte un déficit en sciences humaines qui est certainement une des raisons pour lesquelles tant de bonnes volontés ont pavé quelques enfers. Il est cependant évident que de plus en plus de personnes en sont conscientes. En témoigne notamment l'appel du président des démographes indiens en 1985 (cité par Imhöf, 1987), à négliger quelque peu la démographie stricto sensu, au profit d'approches globalisantes, de véritables «études de population», nécessairement interdisciplinaires. C'est une tendance que nos «leçons du passé» ne peuvent qu'encourager.

BIBLIOGRAPHIE

- ARIES Ph., 1948, (rééd. 1971). *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle*, Paris.
- CALDWELL J.C., 1982. *Theory of fertility decline*, Londres.
- CHAUNU P., 1974. *Histoire, science sociale*, Paris.
- CHESNAIS J.C., 1986. *La transition démographique. Etapes, formes, implications économiques* PUF, Travaux et documents, Cahier n° 113, Paris.
- CLAVAL P., 1976. *Eléments de géographie économique*, Paris.
- COALE A.J., WATKINS S.C., 1986. *The decline of fertility in Europe*, Princeton.
- CRUBELLIER M., AGULHON M., 1983. «Les citadins et leur culture», in : G. Duby (ed), *Histoire de la France urbaine*, n° 4.
- DELRUELLE-VOSSWINKEL N., 1987. *Introduction à la Sociologie générale*, Bruxelles.
- DE SAINT-MOULIN L., 1967. «Contribution à l'histoire de la déchristianisation. La pratique religieuse à Seraing depuis 1830», in *Annuaire d'Histoire liégeoise*, 10, 34, pp. 33-127.
- FLANDRIN J.L., 1976. *Familles, parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris.
- GERARD H., 1970. *Catholicisme et fécondité. Recherche exploratoire*, Louvain.
- GUBIN E., LEFEVRE P., 1985. «Obligation scolaire et société en Belgique au 19^e siècle (...)», in *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 63.
- HAINES M.R., 1979. *Fertility and occupation, population patterns in industrialization*, New York.
- IMHOF A.E., 1981. «La mortalité infantile différentielle en Allemagne du 18^e au 20^e siècle», in *Population et Famille*, 50-51, pp. 81-87.
- IMHOF A.E., 1987. «Methodological problems in modern urban history writing : graphic representations of urban mortality 1750-1850», in R. Porter & A. Wear (ed), *Problems and Methods in the History of Medicine*, Londres, pp. 101-132.
- KNODEL J., VAN DE WALLE E., 1986. «Lessons from the past : policy implications of historical fertility studies», in A.J. Coale & S.C. Watkins, *op.cit.*, pp. 390-419.
- KUBORN H., 1977. «Rapport sur la mortalité des nouveaux-nés», in *Congrès international d'Hygiène, de Sauvetage et d'Economie sociale de Bruxelles (1876)*, 1, Bruxelles.
- KUBORN H., 1908. *Topographie médicale du Royaume de Belgique. Zone VII. Bassins houillers. 4^e monographie. Sections 10 et 11*, Liège.
- LEBOUTTE R., 1988. *Reconversions de la main-d'oeuvre et transition démographique. Les bassins industriels en aval de Liège, 17^e-20^e siècles*, Paris.
- LE BRAS G., 1955-56. *Etudes de sociologie religieuse*, 2 tomes, Paris.
- LEBRUN P., al, 1981. *Essai sur la révolution industrielle en Belgique, 1770-1847*, Bruxelles.
- LESTHAEGHE R.J., 1977. *The decline of Belgian fertility (1800-1970)*, Princeton.

- LESTHAEGHE R.J., WILSON C., 1986. «Modes of production, secularization, and the pace of the fertility decline in Western Europe, 1870-1930», in A.J. Coale & S.C. Watkins, *op.cit.*, pp. 390-419.
- LUGAN J.C., 1983. *La petite ville au présent et au futur*, Paris.
- MASUY-STROOBANT G., 1983. «La surmortalité infantile des Flandres au cours de la deuxième moitié du 19^e siècle», in *Annales de Démographie historique*, pp. 233-236.
- ORIS M., 1988. «Fécondité légitime et illégitime. Les indigents de Huy de 1815 à 1875», in *Ibidem*, pp. 141-155.
- ORIS M., 1990. «L'urbanisation de la province de Liège, 1800-1970», in *Bulletin du Crédit communal de Belgique*, 172, pp. 77-99.
- ORIS M., 1991. *Economie et démographie de Huy au 19^e siècle. Essai sur les fondements de la transition démographique en milieu urbain*, thèse inédite de l'Université de Liège.
- ORIS M., (à paraître en 1992). Croissances économiques et démographiques au Pays de Liège, 19^e-20^e siècles.
- PERRENOUD A., 1974. «Malthusianisme et protestantisme : un modèle démographique weberien», in *Annales E.S.C.*, 29, 4, pp. 975-988.
- ORIS M., 1988. «Les transitions démographiques. Avant-propos», in *Annales de Démographie historique*, pp. 7-11.
- SEGALEN M., 1986. «La révolution industrielle: du prolétariat au bourgeois», in A. Burguière et al., *Histoire de la Famille*, 2, pp. 375-412.
- VANDENBROEKE C., 1977. «Caractéristiques de la nuptialité et de la fécondité en Flandre et en Brabant aux XVII^e-XIX^e siècles», in *Annales de Démographie historique*, pp. 1-20.
- VAN DE WALLE E., 1975. «Les enseignements de la transition démographique européenne», in *Culture et Développement*, 3-4, pp. 575-585.